

## SAPPHIQUES

Toute la nuit le sommeil ne se posa pas sur mes paupières, – ne versa pas la rosée, ne secoua ni n'agita une plume, - mais les lèvres étroitement fermées et les yeux d'airain, – se tint en me regardant.

Alors vers moi qui gisais ainsi éveillé, une vision – vint sans sommeil par-dessus les mers et me toucha, – doucement toucha mes paupières et mes lèvres et moi aussi – plein de cette vision,

Je vis la blanche implacable Aphrodité, - je vis les cheveux déliés et les pieds sans sandales – briller comme un feu de soleil couchant sur les eaux de l'ouest ; – je vis les pieds reluctants,

Les pieds, les ailes fatiguées des colombes qui la traînaient, – regardant toujours, le cou renversé, – vers Lesbos, vers les collines au pied desquelles – brillait Mitylène ;

J'entendis les pieds fuyants des Amours derrière elle – faire un tonnerre soudain sur les eaux, – pareil au tonnerre jeté par les fortes et fermées – ailes du vent.

Ainsi la déesse s'enfuit de sa place, au terrible – bruit de pieds et au tonnerre d'ailes autour d'elle ; – tandis qu'au loin une clameur de femmes – déchirait le crépuscule.

A le chant, ah le délice, la passion ! Tous les Amours pleuraient en écoutant ; malades d'angoisse – se tenaient les neuf Muses couronnées autour d'Apollon ; – la crainte était sur elles,

Pendant que la dixième chantait des choses merveilleuses inconnues. – A la dixième, la Lesbienne ! les neuf étaient silencieuses, – aucune n'entendait le son de son chant, de ses pleurs ; – feuille à feuille les lauriers

Se fanaient dans leurs couronnes ; mais autour de son front, – autour de ses tresses et de ses tempes couleur de cendre, - blanches comme la neige morte, plus pâles que l'herbe en été, – ravagées par les baisers,

Brillait une lumière de feu comme une couronne éternelle. – Oui, presque l'implacable Aphrodité – s'arrêta et pleura, si fort était ce chant, – oui, et par son nom aussi

L'appela disant : « Tourne-toi vers moi, ô ma Sappho ; » – cependant elle détourna sa face des Amours, ne vit pas – que les larmes au lieu des rires assombrissaient les paupières immortelles, – n'entendit pas autour d'elle

Les ailes craintives, capricieuses des colombes qui partaient, – ne vit pas comme le sein d'Aphrodité – était secoué par les pleurs, ne vit pas son vêtement déchiré, – ne vit pas ses mains se tordre ;

Vit les Lesbiennes se briser à travers leurs luths – brisés avec des lèvres plus douces que le son des cordes des luths, – bouche sur bouche, main dans la main, ses élues, - plus belles que tous les hommes ;

Vit seulement les belles lèvres et les doigts – pleins de baisers et de chansons et de doux murmures – remplis de musique ; vit seule entre elles – s'élever, comme s'élève un oiseau

Nouvellement emplumé, son chant visible, une merveille, – fait de son parfait et de passion débordante, – doucement formé, terrible, plein de tonnerres, – revêtu des ailes du vent.

Alors elle se réjouit, riant d'amour, et sema – des roses, oses terribles de floraison sacrée ; – alors les Amours entourèrent tristement, le visage caché, – Aphrodité.

Alors les Muses, frappées au cœur, se turent ; – oui, les dieux devinrent pâles, tel était ce chant. – Toutes à contrecœur, toutes avec une nouvelle répulsion – s'enfuirent devant elle.

Toutes se sont retirées depuis longtemps et la terre était stérile, – pleine de femmes infécondes et de musiques seules. – Maintenant, peut-être quand les vents se calment au couchant, – assoupi par la rosée,

Près du bord gris de la mer, inassouvis, non entendus, – pas aimés, invisibles au reflux du crépuscule, – des fantômes de femmes bannies reviennent pleurants, – non purgés dans le Léthé,

Revêtus de flammes et de larmes et chantant – des chansons qui touchent le cœur du ciel ébranlé, - des chansons qui brisent de pitié le cœur de la terre, – en les écoutant.